

— Cette fois, c'est singulier, dit-il. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de venir chez M. Jourdan, à n'importe quelle heure, et jamais je n'ai trouvé la porte fermée.

Il frappa, appela, frappa plus vigoureusement, appela plus fort. Personne ne vint.

Une voisine, qui était chargée de faire le ménage de Jourdan, accourut effarée.

— Moi aussi, j'ai voulu entrer ce matin de bonne heure. mais M. Jourdan n'a pas répondu. C'est la première fois que ça lui arrive.

— Allez chercher un serrurier, dit le juge.

Le serrurier fut là quelques minutes après.

Le village tout entier, prévenu que quelque chose d'extraordinaire se passait, se pressait autour de la maison.

La porte s'ouvrit, les contrevents furent poussés.

Le juge entra, suivi par Bérengère frémissante, que Clotilde avait peine à soutenir, et par Valentin, fort troublé.

Dans la première chambre, rien.

Dans la seconde, rien non plus.

Tout était dans le plus grand ordre.

C'était la première fois que Bérengère pénétrait dans la retraite de son ami.

Et, à la vue de toutes ces choses qui étaient la vie intime de Pierre, au milieu desquelles il vivait, il pensait à elle, la jeune fille se sentait prise d'une émotion singulière.

Il lui semblait que maintenant elle connaissait Pierre mieux que jamais, son existence si simple, modeste, toute au travail. C'est ici qu'il s'asseyait pour lire, près de la fenêtre. Sur une petite table, des livres entr'ouverts. Voilà sa bibliothèque. Ces dessins et ces tableaux sont de lui. Et c'est là qu'il travaillait, à ce grand bureau de bois blanc, encombré de dessins, de croquis, de notes et de papiers.

Avec Daniel est entrée dans la maison la voisine chargée du petit ménage de Jourdan.

Elle montre au juge une porte.

— C'est la chambre à coucher, dit-elle avec crainte. Il est là sûrement et peut-être est-il malade.

Daniel frappe et appelle :

— Pierre ! . . . Pierre ! . . .

La porte est encore fermée et le serrurier force la serrure.

Mais avant de l'ouvrir, Daniel éloigne d'un geste Bérengère affolée qui se pend à son bras.

Bérengère résiste.

— Non, non, je veux entrer, je veux entrer. . . .

— Mon enfant, supplie Clotilde.

Valentin lui prend les mains, la retient.

Elle se débat.

— Laissez-moi ! laissez-moi !

Daniel est entré.

Il a fait un pas dans la chambre et tout à coup recule avec un cri sourd.

— C'était vrai ! la lettre ne mentait pas.

Alors Bérengère repousse Valentin, lui échappe et se précipite dans la chambre.

Elle est folle, en cette minute affreuse, elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Elle ne pense plus qu'une chose, c'est que Pierre est en danger et que peut-être il est mort !

Au milieu de la chambre, la tête vers le lit, les pieds vers la fenêtre, Pierre est étendu.

Il ne bouge plus.

Est-il mort ?

Sur sa poitrine large et robuste, la chemise est collée par le sang qui a coulé d'une blessure au cœur.

La main droite est crispée autour de la garde d'un poignard.

Le cadavre est raide.

Les mains sont froides.

Et il semble n'avoir pas eu le temps de souffrir, car le visage est calme.

Sur les lèvres est resté un suprême sourire !

Il est mort. . . .

Bérengère est à genoux auprès de lui.

Elle a pris les mains du pauvre garçon, elle les serre de toutes ses forces dans les siennes.

Elle l'appelle doucement :

— Pierre ! Pierre ! mon ami. . . . mon ami. . . .

Et personne n'intervient plus maintenant pour la retenir.

On devine sa douleur profonde. On la laisse toute à son désespoir.

— Pierre, dit-elle, mon ami, mon cher ami, vous n'êtes pas mort. Ce n'est pas possible ! . . . Pierre, dites un mot. . . . je vous en supplie. . . .

Et, penchée sur le cadavre, si près que son visage touche presque le visage du jeune homme, elle l'interroge avidement des yeux, ayant toujours dans ses doigts les mains du mort.

Elle veut retirer le poignard, rouge de sang jusqu'à la garde.

Elle ne le peut, tant il serre fort. . . .

Il a mis toute sa force dans le coup qui l'a tué.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce donc vrai ?

— Bérengère ! dit une voix douce à son oreille.

— Bérengère ! répète une autre voix.

C'est Clotilde, c'est Daniel qui voudraient l'arracher à ce spectacle.

Elle s'y refuse !

Elle ne répond pas.

Valentin, à son tour, insiste.

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! dit-elle, égarée.

C'est qu'elle vient tout à coup d'apercevoir le sourire de ces lèvres glacées.

Et elle en comprend toute l'éloquence désespérée. . . .

Ce sourire !

Que de choses elle y voyait !

Pierre était mort en pensant à elle ; ce sourire était pour elle ; sourire de bonheur ineffable, un peu désabusé aussi. Non pas que Pierre eût jamais rien espéré d'elle, non pas qu'il eût jamais conçu l'illusion d'être aimé ; non, il ne l'avait cru en aucun temps ; mais ce sourire signifiait aussi que Jourdan ne pourrait jamais jouir de son sacrifice, et que tous ceux qui accourraient à la nouvelle de son généreux dévouement arriveraient trop tard pour lui, puisqu'il serait mort.

Il était bien pour elle, ce sourire, car il retraçait en quelque sorte toute la vie passée, tous les jolis souvenirs de l'enfance que le pauvre garçon avait dû évoquer avant de mourir.

Devant ses yeux, à cette heure suprême, Bérengère le comprenait, et nous savons qu'elle ne se trompait pas, son existence tout entière était passée, cette existence où Bérengère avait pris tant de place !

Elle le retrouvait comme elle le connaissait, ce sourire.

C'était celui qu'il avait, quand il lui parlait.

Etrange chose ! La mort avait voulu garder cela ! On eût dit qu'elle avait voulu se rendre complice de la coquetterie de cet homme et trahir, aux yeux de celle qu'il aimait, sa dernière pensée.

Ah ! oui, elle en comprenait l'éloquence !

Il disait clairement, presque terrible, dans son immobile douceur :

— Cette enfant, je l'ai aimée comme jamais jeune fille ne le fut davantage. . . . J'ai voulu mourir pour lui montrer combien je l'aimais, pour qu'elle fût heureuse. . . . parce que je veux qu'elle me regrette et qu'elle garde de moi un éternel souvenir.

Tout cela était lisible pour elle.

Et elle sanglotait près de ce cadavre. . . .

Et sur la main froide inerte de Jourdan tombait le ruisseau intarissable de ses larmes.

— Mon pauvre ami ! mon pauvre ami !

Valentin s'était penché et murmurait tristement :

— Bérengère, je vous en prie !

Elle tressaillit, se retourna, le reconnut.

Alors elle le repoussa, disant :

— Allez vous-en, allez vous-en. . . . laissez-moi !

Dans son désespoir, plus rien n'existait maintenant, et Valentin lui faisait presque horreur.

Il lui semblait que si Jourdan était mort, c'était la faute de Valentin, que tous ces malheurs ne seraient pas arrivés sans lui.

Elle lui en voulait.

Ce sentiment était instinctif, elle ne le raisonnait pas.

Combien de temps durerait-il ?

Elle ne le savait pas, ne se le demandait pas. . . .

Valentin comprit sans doute.

Déconcerté par le regard qu'elle avait laissé tomber sur lui, un regard qui le fit pâlir, tant il y vit de dureté, le jeune homme s'éloigna. . . .

— Elle ne m'aime plus !

Voilà ce qu'il se dit tout de suite.

Et une seconde pensée, de jalousie, celle-là :

— M'a-t-elle jamais aimé ?

M. d'Hautefort avait fait entrer deux paysans qui relevèrent le cadavre et le portèrent sur le lit.

C'est alors que Daniel avisa sur la table la lettre ouverte laissée par Jourdan.

Le médecin de Vilvaudran entra, constata le suicide.

— Il est mort en souriant, dit-il, et la mort a été foudroyante. . . .

Tenez, le sourire est resté sur ses lèvres. . . .

Bérengère l'entendit. Ses larmes redoublèrent.

Et Valentin, qui comprenait pourquoi cet homme était mort, se disait qu'il était bien petit auprès de lui.

Ce dévouement allait planer sur sa vie comme quelque chose de victorieux et d'impérissable.

Il était condamné à une reconnaissance éternelle.